



VERS L'UNITE

IL n'y a pas à méconnaître les symptômes de division qui subsistent actuellement dans le monde. Le militarisme, d'une part, et la question sociale de l'autre, ne suffisent que trop à convaincre d'optimisme naïf ceux qui proclament l'avènement prochain de la paix universelle et le règne tranquille de la fraternité. Si la lutte et la concurrence ne sont peut-être pas autant qu'on le croit des maux nécessaires, ils sont de ceux, en tout cas, dont rien ne fait encore prévoir la disparition, et il faudrait de la crédulité pour reprendre aujourd'hui le rêve antique des millénaires qui promettaient mille ans de félicité terrestre avant le jugement final.

S'ensuit-il toutefois que, dans cet ordre d'idées, aucun progrès ne soit réalisable, et que pas une ne disparaîtra des innombrables barrières élevées entre nous jadis par les conflits d'intérêts et par les malentendus, par l'ambition, l'ignorance, la haine et toutes les sortes de préjugés ?

Loin de nous cette appréhension ! Outre qu'elle est de nature à étouffer les plus généreux efforts, elle se trouve en contradiction avec la réalité des faits, avec le mouvement qui s'agite depuis longtemps déjà dans les profondeurs de l'esprit humain et qui commence aujourd'hui de se manifester jusqu'à la surface par des phénomènes tout à fait nouveaux et incontestables.

Deux grandes forces jusqu'ici ont conduit les hommes : l'une aussi ancienne que le monde et d'une origine divine, la religion ; l'autre, plus récente et plus humaine, quoique à peine moins puissante et moins respectée, le patriotisme. Forces de cohésion et d'unité par leur nature même, si on les avait toujours bien comprises, n'est-il pas vrai qu'en pratique l'homme les a souvent détournées de leur but et en a fait l'occasion ordinaire de ses pires querelles, quand ce n'a pas été de ses conflits les plus sanglants ? Si cela allait changer, pourtant ? Si la patrie et la religion (qu'il faut se garder, au reste, de rapprocher jusqu'à les confondre comme quelques-uns le tentent imprudemment) si la patrie et la religion cessaient un jour d'exciter les dissentiments, les contradictions, les disputes, les guerres ? Oui ! si les religions et les patries tendaient enfin à se tolérer, à se rencontrer, à s'expliquer, j'allais dire à s'unifier ?

Que nous soyons très-loin de cet idéal, j'en conviens sans peine ; mais qu'on en voie à l'horizon poindre déjà quelques lueurs naissantes, je crois difficile de le méconnaître. Sans doute, le jour qui s'annonce là-bas, je crains qu'au lieu de rayonner sur le monde splendidement, il ne soit en grande partie intercepté par nos erreurs et par nos vices comme le soleil peut l'être par les nuages ; mais une chose, du moins, ne paraît plus possible : c'est qu'on rentre jamais complètement dans la nuit ancienne.

I

Chez un grand nombre d'esprits et pour les causes les plus opposées, l'idée de patrie cesse de se confondre avec l'idée de frontière. On commence à comprendre qu'une race peut se développer et jouer son rôle sans se battre nécessairement avec les races voisines, même sans les détester. Comme on peut être Parisien et garder des relations excellentes avec un Breton, un Lillois, un Provençal, un Basque ; comme on peut être d'York et avoir des amis à Lancaster : il devient évident aussi que le Français n'est point par essence et par ordre

providentiel l'ennemi naturel de l'Anglais, du Russe, de l'Allemand, du Belge, de l'Italien ou de l'Espagnol. L'idée de patrie rattache et fortifie par cela même les énergies spéciales qui sont le lot des divers groupes d'hommes : par exemple, la clarté d'esprit et la générosité de sentiments se développent mieux qu'ailleurs dans le groupe français, et elles perdraient de leur force s'il venait brusquement à le dissoudre ; il faut en dire autant de la profondeur allemande, de l'initiative anglaise, de l'énergie scandinave. Évidemment, ce n'est pas là ce qui doit disparaître. Mais l'idée de patrie, si elle possède le grand avantage de perfectionner les groupes en eux-mêmes, possède aussi, c'est incontestable, le grand inconvénient de nuire aux relations naturelles de ces groupes entre eux ; elle fait du bien à une nation, elle fait du mal aux autres. Et c'est cela, qu'on nous entende bien, cela précisément qui ne doit pas durer ; c'est cela que d'heureux symptômes nous font espérer de voir finir.

Illusion et rêve ? Non pas, si c'est l'effet déjà manifeste et la conséquence nécessaire d'une cause naturelle, d'une cause que rien n'arrêtera plus et qui toujours ira se fortifiant. Elle est simple, cette cause, tellement simple que tout le monde la connaît, et que j'ai presque honte de la redire. Eh bien, oui, c'est le développement rapide, l'élargissement indéfini, l'incessante multiplication des relations entre les peuples. Ce n'est que cela, mais c'est tout cela. En dépit de ces obstacles qu'on appelle douanes, frontières, armées nombreuses, les rapports deviennent chaque jour plus fréquents et plus étroits ; on passe à côté, on passe par-dessus, pour faire du commerce, de la science, de l'amitié. Il arrive que, durant un simple voyage, on oublie toutes les leçons apprises et qu'on se laisse naïvement aller au plaisir de voir et d'aimer des gens qui nous ressemblent et, quand on est rentré chez soi, on s'étonne de se trouver autre, on commence de s'habituer à l'élargissement de son âme. Déjà nul ne s'étonne plus d'apprendre que des congrès de toute sorte réunissent, tantôt dans une capitale, tantôt dans une autre, les élites de chaque nation, et que ces élites s'accordent par-

faitement, qu'elles s'estiment, qu'elles s'entraident d'une façon désintéressée, qu'elles créent, dans ces réunions de quelques jours, des associations qui se perpétuent et qui établissent sur tous les sommets de la pensée humaine le plus parfait cosmopolitisme; cependant qu'en bas, pour des raisons moins spéculatives peut-être, mais avec des aspirations où il n'y a pas que de la chimère, on voit des travailleurs de tous pays essayer de s'entendre et de se soutenir pour améliorer leur sort, pour protester, à l'occasion, contre les guerres et les armements. Assemblées de savants et fédérations d'ouvriers, quand vous les nommez tranquillement internationales, vous rendez-vous compte de ce que cela veut dire? Et si les frontières vont en s'effaçant pour les savants, les gens d'affaires, les ouvriers, autant dire toute la masse humaine; et si cette masse humaine devient de plus en plus maîtresse de ses destinées, en sorte que l'époque arrive où les guerres, les traités, les armements ne dépendront plus du caprice des rois ou des diplomates, mais du libre consentement de tous: vraiment n'a-t-on pas le droit de croire qu'entre nations les rapports deviennent à la fois plus nombreux et plus amicaux, moins défiants et moins agressifs? On voudra bien reconnaître que nous n'annonçons pas la disparition prochaine de l'idée de patrie. C'en est seulement la transformation qui nous semble se préparer, et que, très franchement, nous hâtons de nos désirs. Ou plutôt, c'en est, à dire vrai, l'épuration et le perfectionnement. Ou cette idée ne gardera et ne développera que son contenu positif d'union fortifiante entre les hommes d'un même groupe, et alors elle deviendra, comme nous l'espérons, une des plus grandes causes de progrès; ou bien elle conservera ce que nous avons mis en elle d'exclusif, de haineux et d'étroit, et alors elle soulèvera tant de protestations dans les âmes les plus généreuses, que beaucoup en viendront à la méconnaître, à la confondre avec ses abus, peut-être à la combattre et à la détruire. Il ne faut pas faire servir les frontières nationales à la justification de toutes les sottises et de tous les crimes, si l'on ne veut pas qu'un jour la conscience humaine ne répète le cri

terrible de Sénèque: 'sont-elles assez ridicules, ces limites marquées par les hommes!'

II

'Corruptio optimi pessima': la religion, valant encore mieux que la patrie, a donné lieu à des abus plus détestables. Il n'y a pas plus de trois cents ans que toute l'Europe était, à cause d'elle, couverte de sang et de ruines. Aujourd'hui encore, c'est la haine anti-religieuse qui attarde la démocratie française en des chicanes et des vexations misérables; c'est l'étroitesse religieuse qui fait massacrer les chrétiens en Chine, spolier et exiler, en Russie, tout ce qui déplaît au procureur du Saint-Synode. Mais, si l'on ajoute à ces trois pays quelques cantons intolérants de la Suisse, certaines sectes musulmanes et peut-être trois ou quatre tribus de sauvages, est-ce qu'on n'aura pas à peu près fait le tour de ce qui subsiste aujourd'hui de fanatisme militant?

Il n'y a que trois ans, des représentants de toutes les religions se réunissaient à Chicago pour exprimer chacun leur credo sur Dieu, sur l'âme, sur le devoir moral. Et il s'y est produit cette étonnante manifestation de tendance unitaire, que toutes les religions non-chrétiennes ont tenu à faire valoir ce qu'elles ont de commun avec nous, tandis que, d'autre part, les confessions non catholiques, pleines de déférence pour la vieille Église mère, la priaient de considérer tout ce que, depuis la triste séparation, elles ont gardé des lois et des croyances familiales. On y apprenait (faut-il donc l'avoir si longtemps ignoré?) que les protestants ont conservé comme nous le symbole des Apôtres, le symbole de Nicée et le symbole de Saint Athanase; on y apprenait, que, grâce à la Révélation première et au bon sens humain, tous les peuples de l'univers ont gardé à travers la série des siècles, sauf d'infimes exceptions et malgré beaucoup d'erreurs adventices, le culte du vrai Dieu. Les Puritains avaient pris l'initiative du Congrès; il s'y trouvait de nombreux Boudhistes; un cardinal y prononçait le discours d'ouverture, et tous ensemble récitaient le 'Pater Noster.'

Pour s'être passés en Amérique (ô la redoutable objection !) de tels événements n'en sont pas moins glorieux pour le siècle qui sait les produire, ni moins féconds en grandes promesses pour le temps futur. Beaucoup de catholiques fixent leurs yeux sur ce mouvement comme sur la plus magnifique des promesses et des espérances. Ils rêvent déjà de l'époque où toutes les nations chrétiennes seront revenues à l'unité et où l'évangile, cessant d'être tiré en sens divers par des sectes contradictoires, donnera enfin dans toute leur richesse ses fruits d'émancipation et de fraternité.

Jusque dans le Bouddhisme et les autres religions mêlées de plus ou moins d'erreurs, on commence d'apercevoir le noyau central de vérité sans lequel elles n'eussent pu se maintenir, et qui ne cesse en quelque sorte de se solidifier en elles tandis que s'éliminent à la longue leurs éléments impurs.

L'idolâtrie brutale, dans les temps antiques, recula peu à peu devant le polythéisme, et le polythéisme, à son tour, devant la croyance en un Dieu suprême et unique. La même marche ascendante se poursuit depuis l'Évangile chez les peuples qui ne l'ont pas encore reçu. Les cultes féroces disparaissent du monde avec les derniers Dahomeys, le polythéisme n'existe presque plus ; en morale partout les mœurs vont s'adoucissant, et la famille monogame étend chaque jour son empire civilisateur. Toutes les religions s'approchent du christianisme, même lorsqu'elles en ignorent l'existence. Est-ce l'effet d'une grâce mystérieuse ? est-ce progrès de la recherche rationnelle ? est-ce une latente compénétration des vérités répandues ailleurs ? A parler plus exactement, ce sont, dans une proportion indéfinissable, toutes ces causes réunies qui poussent l'humanité vers les régions de la lumière, avec une lenteur majestueuse, mais avec une étonnante sûreté. L'heure s'annonce manifestement, où toutes les religions imparfaites viendront se perdre dans l'unique religion parfaite, tandis que, parallèlement, toutes les formes de l'incroyance iront, elles aussi, en se confondant dans l'agnosticisme, dans un agnosticisme qui sentira son impuissance devant les hauts problèmes d'origine et de destinée,

qui par cela même respectera la foi des voisins et se fera tolérer en tolérant les autres.

Inutile d'insister sur des conclusions qui se dégagent d'elles-mêmes. Si la religion et la patrie, ces deux puissances, tendent à éliminer ce que la sottise humaine a glissé en elles d'exclusif, de violent, de haineux, pour ne conserver plus que ce que Dieu y a voulu mettre de force unifiante et élevée, ou bien, en deux mots, si les patries peuvent cesser de se nuire et si les religions imparfaites peuvent s'absorber dans la religion vraie,— n'y a-t-il pas quelque raison de croire que la race humaine marche vers l'union? Et si, enfin, prendre conscience de ce progrès, en montrer les symptômes, en faire désirer l'avènement, cela peut aider à le promouvoir, pourquoi ne l'oserait-on pas?

ABBÉ FÉLIX KLEIN.

